

le point



1112 (janv. 1969)

LE POINGT

Revue des étudiants du Département de Philosophie
de l'Université de Montréal.

Mise au poingt	1 - 2	L'équipe
Quelque chose qui ressemblerait à ... la vie philosophique	3 - 12	Gilles Jalbert
La participation et les minorités agissantes	13- 23	Greg Allain
De la vérité première devant servir de base à la philosophie québécoise	24- 26	M. Cléo
Questionnaire	27	

-----o o o-----

No.2, janvier-'69.

LE POINGT

"Bonne année, grand nez. Pareillement, grande dent."
Voilà pour les vœux.

Ce deuxième numéro est dédié à feu notre congrès qui devait se dérouler à la mi-janvier. Les idéologues de la gauche nous ont prouvé qu'ils avaient la stricte possession de la révolution. Les pratico-pratiques de la droite, une fois de plus, ont démontré leur force d'inertie politique.... eux qui se targuent de ne pas patauger dans ce domaine profane. Les professeurs ont fait preuve de retenue, de maîtrise d'eux-mêmes. Les administrateurs ont fait mine de rien. Les centristes ont tristement constaté qu'ils étaient moins nombreux qu'ils le pensaient. Ce qui justifie les thèses adverses. Bravo! C'est un coup de maître. Nous vous tirons notre chapeau. Comment avez-vous fait pour deviner? Extraordinaire! Tout est bien qui finit bien.

Et maintenant, qu'allons-nous faire? Le Poingt, amèrement déçu du sort advenu au mouvement centriste dont il épousait les espoirs et les contradictions a pensé mettre un point final à ses jours. Car lors de sa première parution, il arborait à l'intérieur de ses lignes le défi de cette phrase. "Mais l'époque voulant devenir effectivement le journal de tous les membres du département de philosophie de Montréal." Pourtant, la table des matières de ce deuxième numéro n'aligne que les noms de ceux qui ont participé au premier.

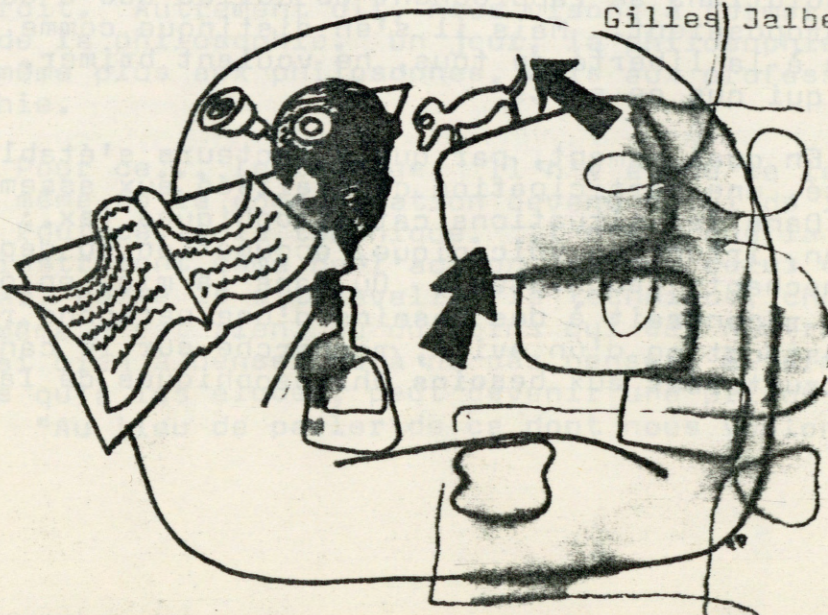
Pourtant il n'a pas renoncé à ce défi. Voilà plutôt même sa seule raison d'être. Il faut que le Poingt parvienne à faire éclater la séparation entre ceux qui écrivent dans le journal et ceux qui le lisent ou ne le lisent pas. D'où, l'ad-

dition en ce deuxième numéro d'une série de questions relatives aux trois axes de la problématique du mémoire Lafleur. Libre à vous de vous soumettre au feu de cet interrogatoire, mais nous trouvons ARCHI-IMPORTANT de savoir VOTRE POSITION sur la situation actuelle du département. Si vous voulez que vos points de vue soient publiés intégralement, signez vos écrits. Sinon, ne signez pas. Nous compilerons vos réponses et publierons les résultats de l'enquête dans les prochains numéros. Ainsi, ce matériel pourra amorcer la révolution et les réformes que ce département se doit de continuer à effectuer.

Dans l'état politique actuel, si on nous demandait d'où nous tirons notre pouvoir. Nous pourrions répondre que de nous-mêmes. Si on nous demandait d'où nous tirons notre argent. Nous répondrions de vos poches. Notre seule excuse consiste en notre désir que tous dépassent la marge entre administrateurs, spécialistes de la politique étudiante et simples étudiants qui étudient envers et contre tout. Autrement dit, nous voulons que tous puissent s'occuper de leurs affaires qui sont les affaires de tous.

Si vous pensez qu'une fois de plus, on gaspille votre argent. Faites-nous le savoir. Vous êtes les seuls qui puissiez nous faire taire.

Pierre Des Ruisseaux
Gilles Jalbert



P O S I T I O N S

Quelque chose qui ressemblerait à

...la vie philosophique

"Ainsi, ce système, en substituant au travail d'équipe la complaisance mutuelle, à la recherche collective la complicité dans le privilège, parvient à construire de véritables bastions de stupidité, surtout dans les Lettres et la Philosophie, où tout est livré à la conception que les gens en place se font du talent."

Pourquoi des philosophes,
J.F. Révell, p. 57

Cet article ne veut s'en prendre à aucune personne en particulier. Il ne vise que l'état actuel du département de philosophie de Montréal. Il se veut un essai de synthèse des trois problèmes majeurs du département: soit le partage du pouvoir, la jonction entre l'histoire de la philosophie et notre problématique personnelle et sociale et la création d'un milieu de recherche. Il trace une problématique de celui-ci. Il esquisse le mouvement d'une révolution et de deux réformes radicales qui lui semblent s'imposer. Il sait que ses solutions se rapprochent de celles que d'autres groupes proposaient. Mais il s'en distingue comme celui qui s'adresse à la liberté de tous, ne voulant brimer, ni se séparer de qui que ce soit.

En quel moment, par quels facteurs s'établit une communauté, une participation généralisée aux assemblées générales? Dans les situations catastrophiques (ex.: guerre, inondation, irruption volcanique, occupation du département par les méchants gauchistes). Ou dans la mise en oeuvre d'une tâche qui répondrait à des besoins d'une personne réelle (ex.: construction d'un avion, recherche sur le cancer, réponses structurées aux besoins philosophiques de la société

actuelle). Voilà pour les conditions externes d'une communauté. En ce qui regarde l'exigence interne constitutive d'un groupe humain, elle s'explicité en ces mots: qu'une communauté commence à se tenir lorsqu'elle est constituée de personnes respectées. Une fausse mentalité chrétienne conjuguée au totalitarisme implicite ou explicite de nos états politiques a édulcoré ce mot. Respecter quelqu'un ne s'identifie pas à être si respectueux qu'on ne s'adresse jamais à lui, qu'on ne le consulte pas, qu'on lui retire tout droit de décision. Respecter quelqu'un ne correspond pas à lui imposer la genuflexion-manie ou à le libérer de la gestion de ses propres affaires. Ceci s'appellerait plutôt une entreprise de possession (quel vilain mot) d'être humain. Respecter quelqu'un ce n'est pas tant calculer ses intérêts et ses besoins que de co-légiférer avec lui.

Ces belles paroles étant prononcées, qu'en est-il de notre communauté d'apprenti-philosophe? Certes, nous n'avons ni guerre à l'horizon, (seulement l'occupation permanente), ni inondation, ni volcan sous la main... mais, j'y pense, nous poursuivons un but commun, un but éternellement poursuivi: LA COMPÉTENCE. Former des professeurs de philosophie compétents, former des hommes de recherche compétents. Du doyen au plus jeune des étudiants de B.Ph 2, nous ne rêvons, nous ne parlons que de compétence. Compétence, terme qui origine du mot latin competere: appartenir à, appartenir de droit. Autrement dit, nous visons à former des possédants de la philosophie. Un jour, la philosophie n'appartiendra même plus aux philosophes, mais aux professeurs de philosophie.

Pour ce... le langage. Il n'y a que le langage. L'organe même de la communication devenu celui de la séparation. Pour ce... la technique. Il n'y a que la technique. L'instrument même de l'action, devenu celui de l'inaction. Car, comme le dit Revell, "la technique, chose qui, en elle-même n'est rien, ou du moins qui est neutre, qui sert aussi bien à penser qu'à ne pas penser, à former des problèmes qu'à les éluder, peut devenir une prison verbale." (p. 14). "Au lieu de parler de ce dont nous voulons parler

et d'exprimer nos idées, nous prenons les formules empruntées à des fragments de système, nous les posons comme des entités qui existeraient, et nous nous livrons entre elles à une sorte de travail de rafistolage, à un échange de notes diplomatique, à un jeu de compensations, à de laborieuses négociations." (p. 29).

Cette alliance dans la "compétence finalisée" nous transforme en con-frères. Sourions donc à l'avenir qui nous sourit. Je nous vois déjà, du haut de notre tribune professorale (tout le monde ne pourra ni ne devra être à l'université), s'efforçant d'oublier que nous ne sommes que des étudiants parvenus. Je nous vois professant professionnellement notre profession. Et les moutons de monsieur Séguin seront bien tondu. Et au diable les rumeurs mensongères, les canards qui courent que la philosophie en tant que matière obligatoire est contestée. Et même si ce caractère obligatoire de la philosophie dans les CEGEPS se maintient, (?), paraît-il qu'il n'ya aucun problème d'enseignement qui pourrait nécessiter une association des professeurs de philosophie. Bien non. Bien non. La compétence suffit à tout. Il s'agit de devenir compétent. Et tout le reste vient de surcroît. Tout le monde sait que tout le monde aime le chop suey, le spaghetti et la philosophie. That is a fact.

Maintenant, radicalisons en bon philosophe. Quels sont les buts de nos buts actuels? Ou plutôt, est-ce que nos buts actuels ne seraient pas par hasard des moyens? Alors, tout s'éclaire, Il s'agit d'avoir les moyens à l'imitation de nos maîtres qui ont les moyens. Nous vivons pour avoir les moyens. Ne sait-on pas que les instruments dont on ne se sert pas deviennent fardeaux, empêchent d'avancer. Donc, présentement, nous n'aurions pas de buts, d'exigences, sinon un moyen (devenir compétent) qu'on voudrait nous faire avaler comme finalité. Voilà une des raisons pourquoi nous offrons le spectacle de l'incohérence même tant au niveau des relations entre les personnes qu'entre les idées. Je ne vise pas ici la pluralité, mais la non-interdépendance de cette même pluralité. Actuellement, personne n'est respecté, ni

les étudiants, ni les professeurs et pas même nos pauvres administrateurs qui se démènent beaucoup. Car ceux-ci exercent plus qu'honnêtement leur boulot de dominateur malgré eux. Quelle tâche! Tout savoir pour n'avoir presque pas besoin de consulter. Manipuler toutes choses, décider seul que ceci aura le sens même que je lui attribue. S'expliquent alors les maladies du coeur, les crises de nerfs, si fréquentes chez nos spécialistes du pouvoir.

C'est pourquoi, devant la complexité et la lourdeur de l'entreprise incorporée, telle qu'on la conçoit, je proposerais d'abord une révolution (pas du révolutionnarisme) et deux réformes (pas du réformisme).

Si vous me le permettez, monsieur le doyen, je commencerai par la révolution. Comme l'écrit Julien Freund: "Qu'est-ce qu'une révolution au sens proprement politique, sinon une conservation de la force, c'est-à-dire, la substitution d'une force nouvelle, plus dynamique plus solide et capable de restituer l'autorité à l'état, à une force déclinante d'une classe ou d'un régime." (L'Essence de la politique, p. 83). La classe des administrateurs a fait époque. Place au nouveau partage du pouvoir entre professeurs, étudiants, administrateurs. Seuls ces trois groupes, par leur accès au pouvoir, peuvent créer et perpétuer un milieu philosophique. La caste des administrateurs ne pouvait qu'effriter des structures administratives de base. Voilà qui est fait. Il appartient au nouveau pouvoir décisionnel d'opérer un autre cycle: l'enfantement d'une vie philosophique à l'intérieur de structures d'enseignement.

Autour d'un si important sujet, (pensez donc une révolution!) je me permets une série de remarques. A nos besoins clairement sentis et intelligibles, la caste des administrateurs à elle seule ne peut répondre. Ainsi, ceux-ci ne peuvent à la fois créer, perpétuer un comité sur les nouveaux débouchés en philosophie, un secrétariat de presse assurant les relations avec le monde interlope, un milieu de recherche et non plus seulement des structures de recherche, un comité pédagogique, un comité sur la relation de la philosophie et la technique, etc., etc. Ce qui perpétue la

tyrannie inconsciente des administrateurs, c'est notre incapacité à savoir qui nous sommes, où nous allons, quels sont nos besoins. N'agissant pas (je ne parle ici d'action politique) philosophiquement mais nous contentant d'essayer de tout comprendre nous ne pouvons découvrir qui nous sommes et quels sont nos besoins. Freud nous dirait que comprendre le tout sans essayer de se comprendre dégénère en mystification.

Autre remarque: le problème ne consiste pas tant que l'exécutif représentatif des étudiants ou des professeurs soit exclus des décisions mais que l'ensemble des étudiants et des professeurs le soit et encore plus qu'ils S'ACCOMODENT fort bien de cette situation. Autrement dit, le problème central de la révolution ne consiste pas tant en une répartition du pouvoir, à l'autogestion tout de suite et à tout prix qu'à une prise en charge de nos responsabilités qui supposent que nous sachions qui nous sommes et où nous allons. Jusqu'au jour où l'étudiant qui est d'abord celui qui étudie mais aussi quelqu'un vivant dans un milieu donné avec d'autres et où le professeur qui est d'abord celui qui enseigne mais aussi quelqu'un qui vit avec d'autres, ne voudrant pas effectuer la synthèse entre savoir et vie politique. Jusqu'à ce jour ils seront esclaves, rongés par leur fonction d'étudier, ou d'enseigner, dépossédés de la vie réelle et de vrais rapports avec les autres qui seuls peuvent leur permettre de se connaître et d'agir. Ceci suppose non seulement un renversement dans les structures, mais aussi une inversion dans notre mentalité. La transformation d'une mentalité, cela s'entreprend. C'est possible. Sinon, il n'y aurait plus que la violence: cette force des impuissants.

Ceci dit; la contrepartie doit s'effectuer aussi. L'angélisme est passé de mode. Marx est venu. Et ce changement progressif de notre mentalité doit se dérouler à travers une évolution progressive des structures. A ce niveau aussi, il faut inverser le schéma politique actuel. A la base de décider et aux gens en autorité tant étudiante que professorale ou administrative de fournir le plus de données possibles pour que celle-ci décident pour le mieux. D'ailleurs, le Christ n'a-t-il pas dit que l'essence de l'autorité

est le service?

Si ces deux conditions (transformation des mentalités et des structures) ne sont pas opérées conjointement, nous risquons d'en rester au happenig de la révolution triomphante à la Staline ou au statu quo genre révolution intérieure de la bonne âme. ✓

Autre remarque: les trois groupes en question doivent opérer conjointement cette révolution dans ses deux phases. SI la majorité étudiante et professorale en est convaincu, je suis certain que les administrateurs emboîteront le pas, pour nous offrir un nouveau service administratif adapté à ce que nous serons devenus. Il ne s'agit pas de faire sauter des têtes, mais de retrouver collectivement l'usage de la nôtre. Seuls, nous tous, pouvons contrôler communautairement notre vie. Nous ne pouvons nous décharger sur les autres. Il s'agit tout simplement (quelle douceur!) de nous rendre à nous mêmes le temps, l'histoire par une prise en charge effective de notre présent.

Pour ce qui est de la haute magistrature universitaire, monsieur Lacoste n'a-t-il pas déclaré que ce n'est qu'après des expériences propres à chaque département que nous pourrions modifier notre charte et non pas l'inverse. Avis aux amateurs de constitution. Car monsieur Lacoste, lui il connaît ça.

Ce qui nous introduit aux réformes. La première en liste consisterait à ce que le nouveau pouvoir effectue le 1. au niveau des structures d'enseignement entre problématique personnelle, sociale et l'histoire de la philosophie. Pour ce... chaque étudiant doit se personnaliser et les structures doivent l'aider en conséquence. Dès son entrée au département, nous ne devons pas céder à son hyper-besoin de sécurité, il veut toujours satisfaire en dévorant spectaculairement toute l'histoire de la philosophie. De même, il faut assurer des cours charpentés où nous pourrions nous pencher sur la problématique sociale actuelle. L'homme naît de et dans son agir et son agir provient d'une problématique quelconque. Lorsque nous commençons à être alors nous pouvons ✓

est le service?

Si ces deux conditions (transformation des mentalités et des structures) ne sont pas opérées conjointement, nous risquons d'en rester au happenig de la révolution triomphante à la Staline ou au statu quo genre révolution intérieure de la bonne âme. ✓

Autre remarque: les trois groupes en question doivent opérer conjointement cette révolution dans ses deux phases. SI la majorité étudiante et professorale en est convaincu, je suis certain que les administrateurs emboîteront le pas, pour nous offrir un nouveau service administratif adapté à ce que nous serons devenus. Il ne s'agit pas de faire sauter des têtes, mais de retrouver collectivement l'usage de la nôtre. Seuls, nous tous, pouvons contrôler communautairement notre vie. Nous ne pouvons nous décharger sur les autres. Il s'agit tout simplement (quelle douceur!) de nous rendre à nous mêmes le temps, l'histoire par une prise en charge effective de notre présent.

Pour ce qui est de la haute magistrature universitaire, monsieur Lacoste n'a-t-il pas déclaré que ce n'est qu'après des expériences propres à chaque département que nous pourrions modifier notre charte et non pas l'inverse. Avis aux amateurs de constitution. Car monsieur Lacoste, lui il connaît ça.

Ce qui nous introduit aux réformes. La première en liste consisterait à ce que le nouveau pouvoir effectue le 1. au niveau des structures d'enseignement entre problématique personnelle, sociale et l'histoire de la philosophie. Pour ce... chaque étudiant doit se personnaliser et les structures doivent l'aider en conséquence. Dès son entrée au département, nous ne devons pas céder à son hyper-besoin de sécurité, il veut toujours satisfaire en dévorant spectaculairement toute l'histoire de la philosophie. De même, il faut assurer des cours charpentés où nous pourrions nous pencher sur la problématique sociale actuelle. L'homme naît de et dans son agir et son agir provient d'une problématique quelconque. Lorsque nous commençons à être alors nous pouvons ✓

être introduit au langage. Alors et alors seulement l'histoire de la philosophie au lieu de nous couper du réel et des autres nous donne ce vocabulaire qui nous permet de saisir la réalité en tant que telle. Ainsi nous aurons échappé "à cette scolastique qui se chagrine peu des origines des problèmes philosophiques et s'embarrasse encore moins des problèmes nouveaux pour se complaire à soigner les victimes des imprudences intellectuelles du passé" (p. 17, J.F. Revell).

Cette réforme n'est pas mineure. Elle est radicale. Tous nos gestes devront s'inverser. Il ne s'agira plus tant de comprendre Husserl que se demander ce que Husserl peut nous faire comprendre dans notre ici et maintenant. Les systèmes philosophiques ne seront plus des fins en eux-mêmes. Nous les étudierons non pas tant pour les comprendre que pour qu'ils nous aident à comprendre ce que nous vivons. A la limite, il ne s'agit pas d'attendre d'avoir tout compris (nous attendons toujours trop longtemps) pour que la discussion débute. Il s'agit de discuter d'abord. Ici, PRECISONS. Discuter d'abord ne consiste pas à passer du cours magistral aux discussions libres où tous se sentant des experts de l'actualité s'abandonnent aux gratuités et aux légèretés verbales du monde de l'opinion. Il s'agit progressivement de structurer sa problématique personnelle et la problématique sociale. C'est pourquoi, il faut y mettre le temps, l'argent et les hommes expérimentés (ex.: des sociologues, des politicologues, des hommes de science) que nécessitent ces problématiques. De ceci et en relation avec cette problématique tant sociale que personnelle une lecture non aliénante de la tradition philosophique s'avère possible.

Présentement, à force de vouloir comprendre la tradition philosophique, nous finissons par être enterrés vivants dans ce passé dominateur et séparé du présent qui seul peut lui donner un sens. A force de manipuler des réponses coupées de leurs questions, nous finissons soit par idolâtrer les questions, soit de ne savoir quoi faire de toutes nos réponses. L'impérialisme des historiens en philosophie a rendu celle-ci infaillible et partant inintelligible.

A la limite, "nous nous demandons plus ce que veut dire une doctrine, nous n'étudions plus que sa manière de dire" (J.F. Revell, p. 167). Sinon, on arrive "à faire de la philosophie quelque chose d'insignifiant, une sorte de représentation diplomatique de la pensée humaine, chargée d'offrir des cocktails et les décorations qui marquent la fin des grandes révolutions en même temps que d'en édulcorer les résultats" (J.F. Revell, p. 175).

Ce n'est pas en conservant des mots empruntés à des cycles de problèmes qui nous sont devenus étrangers et essentiellement inconcevables que la philosophie se renouvellera. Il faut inverser les rapports du passé et du présent. Il ne faut plus partir de l'antiquité pour aboutir aux temps modernes mais des problèmes contemporains pour tenter de les résoudre par des éléments de la tradition philosophique. La problématique de chaque matière doit être renouvelée quand besoin s'en fait sentir. Il ne s'agit plus d'expliquer, de mettre Aristote dans sa poche; il s'agit que celui-ci nous aide à comprendre ce que nous vivons. Soyons sans crainte pour lui. Le grand jeu ne consiste plus à s'avoir entre nous (même entre philosophes modernes et anciens) mais à travailler ensemble à une tâche commune ce qui n'élève ni une saine concurrence, ni la pluralité des vues.

Ce qui nous a conduit à l'essentiel de cet écrit, à la deuxième réforme qui consiste à la mise sur pied d'un milieu de recherche. Ainsi, la jonction de l'élément problématique et de l'élément histoire de la philosophie doit nous rendre aptes à notre agir même qui est de répondre aux besoins philosophiques de notre époque. Seule cette tâche, notre agir même peuvent rendre notre langage et notre technique à eux-mêmes, c'est-à-dire les faire redevenir des instruments de communication et d'action. Seul un milieu vivant de recherche peut faire de nous une communauté dans notre pluralité, peut nous permettre de nous identifier et d'avoir une certaine personnalité. Le partage du pouvoir ne créera pas cette communauté ni l'union de l'histoire de la philosophie et des problématiques.

De plus, cette tâche nous permettra de devenir un actif pour notre milieu. Bien qu'à ce niveau nous ne devrions pas trop nous nourrir d'illusions. Car la société actuelle a beaucoup plus d'intérêts à ce que nous continuions à vivre en vase clos qu'à ce que nous nous intéressions à elle. La culture est déjà un de ses principaux moteurs économiques: thing about that.

Ici il faudrait s'étendre encore longtemps car de telles perspectives supposent possible le dépassement de la culture bourgeoise dans laquelle nous sommes nés. Nous ne pourrions en sortir qu'avec des armes conceptuelles qui ne sont pas elles-mêmes cangrenées. (entre autres, par l'union de la pensée et de l'action, du savoir et de la politique, du peuple et de ses intellectuels).

En terminant, je me permets quelques autres réflexions. Nous devons beaucoup de notre stabilité présente à l'idée qui veut que ceux qui engagent les professeurs de philosophie ont droit à une vérification d'une compétence fixe et commune de ceux qui se destinent à l'enseignement. Mais actuellement dans la révolution pédagogique que nous vivons, ne sommes-nous pas en train de redécouvrir le rôle de l'enseignant. L'éducation ne serait-elle pas plus atmosphérique que dogmatique? Qu'on me pardonne ces expressions...mais l'expression sociologique du groupe des professeurs ne serait-elle pas beaucoup plus éducatrice que la volonté expresse de ceux-ci? Les couples ont pris conscience que la meilleure façon d'aimer leurs enfants ne réside pas dans une façon exclusive de vivre pour eux mais de s'aimer avant tout. De même, la meilleure façon d'enseigner ne consisterait-elle pas à être soi-même un philosophe le plus vivant possible? Nous ne pouvons pas isoler la vie propre du professeur comme philosophe de la formation de ses étudiants. C'est en réalisant individuellement et collectivement le philosopher que les professeurs nous aident le plus à nous ouvrir à la philosophie. Le fait que jamais messieurs Taylor, Rioux, Laga-

C O G I T A T I O N S

LA PARTICIPATION ET LES MINORITES AGISSANTES

Ceux qui viennent déjà nous recommencent

(J. Brault, Mémoire)

La mode est à la participation.¹ Tout le monde en parle, tout le monde a sa petite idée là-dessus. On s'en sert pour véhiculer des contenus extrêmement différents: les 'fonctionnalistes' prétendent qu'on améliorera l'efficacité du système en associant (prudemment, bien sûr) les gens aux décisions; les humanistes y voient une façon de sauver l'homme en le rendant créateur et responsable; les révolutionnaires s'en servent pour faire sauter le système. Mais le débat se déplace et s'élargit à la fois, avec l'entrée en scène de nouveaux mouvements qui prennent la vedette en adoptant un style différent de tout ce qu'on avait vu jusqu'ici: il s'agit des fameuses "minorités agissantes", qui sont à l'origine de la plupart des mouvements de contestation actuels.

Qui sont ces groupes et que veulent-ils? La question n'a pas qu'un intérêt spéculatif: les forces en présence sont en train de bouleverser le monde où nous vivons, et ce, non seulement en Allemagne, en France, en Italie, au Mexique, en Egypte, mais ici même au Québec. J'en tiens pour preuve le mouvement de contestation étudiante qui a connu des succès en octobre, et qui n'a pas dit son dernier mot: avec les moyens de répression qu'ont mis en

2
OCT,
1968

¹J'ai déjà esquissé quelques réflexions là-dessus, dans un article intitulé "De l'étatisme à la participation", Emergences, Vol. II, no 4, mars-avril 1968, p. 150-5.

oeuvre des autorités d'une autre époque (ce qui sert fort bien les contestataires, soit dit en passant), on a réussi à créer un climat de tension qui fait de tous les CEGEP de vrais barils de poudre.² Nous allons connaître un deuxième semestre mouvementé.

Un autre indice de la présence chez-nous de minorités agissantes se manifeste dans la recrudescence de la violence dans les conflits ouvriers: qu'on se rappelle les bombes qui ont éclaté récemment chez Lord, à Chambly Transport, chez Eaton's, chez un des patrons de la Domtar, etc., sans compter les cocktails molotov lancés lors de la manifestation contre Murray Hill. Et il y a eu l'occupation (brève cependant) armée des usines à papier à East Angus et Windsor, par les ouvriers en grève. Tout cela est relativement nouveau ici.

Autre fait intéressant ici: la constitution de mouvements qui poursuivent, au vu et au su de tous, des buts radicaux, et par tous les moyens possibles, y compris les moyens illégaux: Mouvement de Libération du Taxi, Mouvement pour l'Intégration Scolaire, Mouvement pour l'Unilinguisme, Front de Libération Populaire, etc. Enfin, signalons la critique des artistes et des poètes qui dénoncent les pseudo-valeurs de notre société et qui donnent leur appui aux mouvements nommés plus haut: mentionnons l'Opération Déclat, le spectacle Poèmes et Chansons de la Résistance, présenté à travers la province pour venir en aide au Comité Vallières-Gagnon, le Taxichaud, soirée en faveur du Mouvement de Libération du Taxi.

Ce listing un peu long nous permet au moins de constater l'émergence du phénomène dans notre propre société et de souligner la pertinence des questions soulevées ici. Quelles sont les caractéristiques de ces nouveaux mouvements et sur quels postulats se fondent-ils? Comment

²Il y eu deux alertes à la bombe en une semaine au CEGEP Lionel Groulx.

se situent-ils par rapport à la participation? A quelles apories sont-ils eux aussi acculés? Voilà des problèmes qui me semblent cruciaux et dont l'élaboration permettra de formuler en guise de conclusion la tâche actuelle du philosophe.

Caractéristiques et postulats

Une première caractéristique: "la volonté des étudiants de refuser tout asservissement idéologique". Les jeunes s'insurgent contre l'idéologie du système transmis par les institutions et l'enseignement; et ce, pas au nom d'une quelconque théorie marxiste: ils se veulent libres de toute attache, aussi bien des forces libérales du capitalisme que des forces progressistes des partis communistes. Leur position n'en est pas pour autant neutre: il est difficile de critiquer une idéologie sinon par le biais d'une autre idéologie. Mais ils le savent, et leur refus donne lieu à des motivations plus concrètes:

"Aujourd'hui, ce n'est pas une théorie abstraite de l'histoire qui nous unit; c'est au contraire le dégoût existentiel d'une société qui se perd en bavardages sur la liberté, tout en réprimant par des moyens tant subtils que violents les aspirations et les besoins immédiats des individus et l'émancipation socio-économique des peuples en lutte".²

Un deuxième refus est celui qu'ils apposent au dialogue: les discussions ne donnent rien, ce qui compte, ce sont les rapports de force. La négociation de modalités

✓ 1J. Sauvageot, La Révolte étudiante, Paris, Seuil, 1968, p.20

✓ 2R. Dutschke, "Les conditions historiques de la lutte internationale pour l'émancipation", dans La Révolte des étudiants allemands, S.L., Gallimard, 1968, Coll. Idées, no 192, p. 198.

telles que la cogestion ou la gestion paritaire ne les intéressent pas: ce qu'ils veulent, c'est la contestation permanente. Et ce refus entraîne un autre, celui du leadership traditionnel, des programmes, des structures hiérarchiques: tout doit venir de la base. On veut créer des situations où tous pourront s'exprimer, on veut libérer la parole; comme dit Pierre Perrault dans Portulan, on veut

"n'être qu'une parole
sans nom d'auteur".

On refuse la délégation des pouvoirs. A des journalistes venus interviewer Cohn-Bendit, des étudiants répondent: nous sommes tous Cohn-Bendit! S'il faut des leaders, alors ceux-ci seront provisoires, révocables à tout instant; ils ne feront que coordonner les divers efforts, mettre les groupes en contact les uns avec les autres, "concentrer l'information pour la redistribuer".¹

Postulat critique et pratique, primat des relations de force, postulat d'expression spontanée: à tout ceci s'ajoute le refus d'une unanimité factice. Les minorités agissantes se définissent comme telles, ne veulent représenter personne sinon elles-mêmes, ne se présentent aucunement comme une avant-garde éclairée qui donne des ordres, mais comme un "ferment permanent, poussant à l'action sans prétendre diriger."²

C'est ce qui constitue à mon sens la nouveauté du phénomène³: jusqu'ici, en démocratie, les élus du peuple se disaient représenter la majorité des citoyens,

1 A. Geismar, La révolte étudiante, Paris, Seuil, 1968, p.58

2 D. Cohn-Bendit, *id.*, p. 91.

3 Je ne me prononce pas sur les antécédents d'une telle théorie, que l'on pourrait retrouver chez les Jacobins ou, plus près de nous, chez Lénine.

chargés de veiller au "bien commun" et d'exécuter la "volonté populaire". Les contestataires disent: nous sommes une minorité. Nous ne représentons que nous-mêmes. Il n'y a pas d'unanimité: les intérêts des étudiants sont divergents. N'attendons pas un front commun illusoire pour agir: créons dès maintenant un climat de remise en question totale, provoquons l'événement.

Mais ceci ne va-t-il pas justement à l'encontre de la théorie de la participation? Examinons la question de plus près.

Contestataires et participation

De loin et à première vue, on a tendance à taxer ce mouvement d'anarchiste, de purement négatif, et de résolument opposé à la participation, qui signifie un effort positif commun pour définir une situation et une action. Mais il y a divers modes de participation: on peut participer à la décision formelle, à la consultation, ou en adoptant la contestation.¹ Si participer signifie peser sur une situation et contribuer à la changer, ceci peut s'effectuer - et de façon privilégiée, selon certains animateurs sociaux - grâce à la contestation.

Cependant, les mouvements minoritaires ne se condamnent-ils pas à l'inefficacité et à des chahuts sans lendemain, vu qu'ils rejettent toute structuration, tout encadrement? Ne freinent-ils pas par leurs excès mêmes, les possibilités d'une participation réelle? Disons pour répondre qu'on a fait beaucoup de choses au nom de l'efficacité. On a toujours voulu organiser les choses à merveille et tout prévoir - les élites y ont excellé -; mais c'est précisément ce monde bureaucratisé et hiérarchisé à l'extrême qui bloque la participation. D'autre part, le style qu'adoptent les minorités agissantes se rapproche beaucoup

¹Cf. R. Guy, La participation et les institutions politiques au Québec, S. L., les Cahiers du CBEQ, no 6, 1967, p.9-21.

des méthodes de l'animation sociale,¹ qui se veut justement non directive et participacionniste: selon Martin Poulin, l'animation sociale serait "un ensemble de moyens et de techniques qui ont pour but d'amener une population à participer de façon rationnelle à la définition du sens et du rythme des changements sociaux, en cours et à venir."² De son côté, Michel Blondin prétend que "le premier rôle de l'animateur est d'être si profondément convaincu de la participation qu'il puisse concrétiser cette attitude dans chacun de ses gestes, de ses paroles."³

Concrètement, qu'est-ce à dire? Cela signifie que les minoritaires ne veulent pas imposer de nouvelles valeurs, mais en laisser voir la possibilité: ils veulent, non pas faire la révolution (Cohn-Bendit dit: "il ne faut pas songer à faire éclater la société bourgeoise"⁴), mais suggérer quelque chose de différent:

"l'important, ce n'est pas d'élaborer une réforme de la société capitaliste, c'est de lancer une expérience en rupture complète avec cette société, une expérience qui ne dure pas, mais qui laisse entrevoir une possibilité: on aperçoit quelque chose, fugitivement, et cela s'éteint. Mais cela suffit à prouver que ce quelque chose peut exister."⁵

¹Le même auteur, dans une conférence prononcée à l'Université Laval le 2 mars 1968, intitulée "Une prise de position sur l'animation", disait que "l'animation véritable, pour moi, est celle qui favorise la contestation."
²Conseil d'Orientation Economique du Québec. Rapport préliminaire du groupe de travail de l'animation sociale, 1967.
³Article publié dans les Cahiers de l'ICEA, no 4-5 sur l'animation.
⁴Op. cit., p. 90
⁵D. Cohn-Bendit, op. cit., p. 95.

des méthodes de l'animation sociale,¹ qui se veut justement non directive et participationniste: selon Martin Poulin, l'animation sociale serait "un ensemble de moyens et de techniques qui ont pour but d'amener une population à participer de façon rationnelle à la définition du sens et du rythme des changements sociaux, en cours et à venir."² De son côté, Michel Blondin prétend que "le premier rôle de l'animateur est d'être si profondément convaincu de la participation qu'il puisse concrétiser cette attitude dans chacun de ses gestes, de ses paroles."³

Concrètement, qu'est-ce à dire? Cela signifie que les minoritaires ne veulent pas imposer de nouvelles valeurs, mais en laisser voir la possibilité: ils veulent, non pas faire la révolution (Cohn-Bendit dit: "il ne faut pas songer à faire éclater la société bourgeoise"⁴), mais suggérer quelque chose de différent:

"l'important, ce n'est pas d'élaborer une réforme de la société capitaliste, c'est de lancer une expérience en rupture complète avec cette société, une expérience qui ne dure pas, mais qui laisse entrevoir une possibilité: on aperçoit quelque chose, fugitivement, et cela s'éteint. Mais cela suffit à prouver que ce quelque chose peut exister."⁵

¹Le même auteur, dans une conférence prononcée à l'Université Laval le 2 mars 1968, intitulée "Une prise de position sur l'animation", disait que "l'animation véritable, pour moi, est celle qui favorise la contestation."

²Conseil d'Orientation Economique du Québec. Rapport préliminaire du groupe de travail de l'animation sociale, 1967.

³Article publié dans les Cahiers de l'ICEA, no 4-5 sur l'animation.

⁴Op. cit., p. 90

⁵D. Cohn-Bendit, op. cit., p. 95.

Bref, puisque la contestation est d'ores et déjà une forme de participation, puisque les cadres qu'on se donne pour contester (les minorités agissantes) sont ceux de l'animation sociale qui se donne précisément pour tâche de promouvoir la participation, nous pouvons dire que la théorie et la praxis des minorités agissantes vont dans la ligne de la participation, ou au moins, n'en sont pas la brutale contrepartie.

Apories

Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre groupe - celui qui revendique ouvertement la participation et les minorités agissantes qui la provoquent - sont renvoyés à des apories qui mettent en doute leur action.

On souligne volontiers le caractère négatif des diverses manifestations, on évoque le danger d'en rester à l'étape négative de la démolition. Et le problème posé est juste: en effet, si le passage d'une situation de malaise et de crise à une situation de contestation s'effectue facilement, celui du moment contestatoire au moment "négociateur" ou de reconstruction est d'emblée problématique. Qui décidera si la destruction est suffisamment complète et s'il faut passer au stage positif? Qui va se charger de ce mouvement de restructuration? Comment procéder à la formulation collective d'un avenir rêvé? Marcuse lui-même accuse la difficulté de la question, et il se demande

"si le surgissement de ces nouveaux besoins peut être considéré comme le développement radical des besoins actuels ou s'il ne faut pas envisager, pour voir se libérer de ces besoins, l'idée d'une dictature, à la vérité très différente de la dictature marxiste du prolétariat. Il s'agirait d'une dictature au sens ^{de} contre-administration... Je ne vois pas comment l'état d'endoctrinement et d'alignement presque total peut être changé en son contraire par une évo-

¹Cf. P. Guy, La participation et les institutions politiques au Québec, S. L., Les Cahiers du CBEQ, no 6, 1967, p. 9-21.

lution progressive."¹

Si Marcuse se voit obligé de parler de dictature, alors qu'il se dit lui-même défenseur de la liberté et de la vraie démocratie, c'est qu'il y a imoasse. D'autre part, et ceci pourrait constituer une seconde aporie, la démocratie a toujours fonctionné selon le principe que la minorité peut se faire entendre, mais sans avoir le poids qui est du ressort de la seule majorité. "Comment peut-on empêcher la dictature de la majorité par le moyen de la démocratie? Sinon en essayant, par un combat politique acharné, de devenir soi-même la majorité et de supplanter l'ancienne majorité."² Or ceci est clair pour Rudi Dutschke, qui affirme plus loin qu'"il nous faut continuer à travailler en vue de faire de la minorité une majorité."³ Et ce me semble être aussi le désir de la plupart des autres minorités agissantes - provoquer pour étendre son audience. S'il en est ainsi, c'est qu'ils jouent le jeu de la démocratie, qu'ils reconnaissent le principe de la domination de la majorité sur la minorité; or c'est justement ce principe entre autres, qu'ils combattent dans le système actuel. Qu'arrivera-t-il des minorités qui surgiront quand les minorités actuelles seront au pouvoir? Sommes-nous engagés dans l'éternel retour? Les marxistes croient pour leur part qu'une fois installés dans le paradis rouge, nous y serons définitivement: ce sera la fin de l'Etat et partant - comment peut-il en être autrement - la fin de l'Histoire. Or rien n'est moins sûr que cette fin de l'Histoire, que ce gel des passions et des contradictions: on a l'impression d'être pris dans un

¹H. Marcuse, La fin de l'utopie, Paris, Seuil, 1968, p. 28,35

²H. Marcuse, op. cit., -question posée à Marcuse lors d'un débat- p. 102

³Id., p. 111.

processus cyclique qui fait revenir périodiquement les mêmes absurdités. Comme dit Jacques Brault, "ceux qui viennent déjà nous recommencent"¹.

Enfin, les partisans de la participation et les minorités agissantes fondent tous deux implicitement leur action sur une "volonté générale" de participation qu'ils postulent, et sur une conception de l'être humain comme rationnel, responsable et actif; ce qui empêche ces tendances de se manifester actuellement, ce sont les diverses répressions du système, qui ne laissent même pas entrevoir aux individus la possibilité d'un nouvel ordre de valeurs. Les participationnistes disent, eux: travaillons à ébranler les structures actuelles, laissons entrevoir la possibilité de nouvelles valeurs, et les gens se réveilleront de leur torpeur et prendront en main leurs affaires. Ce qui est à souligner ici, c'est le caractère partiel de ce point de vue sur la nature humaine: il existe d'autres conceptions de l'homme, telle celle de Hobbes, pour qui l'homme est un loup pour l'homme, pour qui la moindre brèche dans l'ordre social amène la guerre de tous contre tous; celle de Machiavel aussi, plutôt pessimiste:

"car on peut dire généralement une chose de tous les hommes: ils sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner; tant que tu leur fais du bien, ils sont tous à toi, ils t'offrent leur sang, leurs biens, leur vie et leurs enfants, comme j'ai dessus dit, quand le besoin est futur; mais quand il approche, ils se dérobent."²

Donc l'idée d'une "volonté générale" active et positive chez l'homme est loin d'être la seule théorie sur l'homme; elle constitue une option parmi d'autres. Autant

¹Mémoire, Paris, Grasset, 1968, p. 81.

²Machiavel, Le Prince, S.L., Gallimard, 1962, Le Livre de Poche, no 879, p. 118-9.

on ne peut assurer sa validité sur le plan spéculatif, autant on peut mettre en doute sa valeur au plan pratique: sans sombrer dans un empirisme naïf, les faits nous démontrent quand même que dans la plupart des cas, les gens ne réagissent qu'à des stimuli extrêmes, dans des conditions de crise particulièrement aiguë et qui les touche de très près. Et même là, le feu sacré ne brûle pas longtemps: on voit bientôt les gens se désintéresser des questions et retourner à leurs petits gâteaux. Ces faits vécus quotidiennement, aussi bien à l'échelle nationale (projet de loi sur les droits linguistiques) qu'à l'échelle locale (occupation du Département et ses séquelles), devraient nous inciter à remettre en question, ou à tout le moins à affiner, notre conception peut-être un peu trop idéaliste et positive de l'homme. Freud nous apprend que l'homme est un être de conflits, et un changement même radical de la société n'altérera pas ce trait fondamental: c'est une dimension qui semble échapper à Marcuse, pour qui c'est la société répressive qui est responsable en dernière instance de l'aliénation. Il faudrait se demander si l'homme ne porte pas en lui-même, de façon structurale, les germes de sa propre aliénation...

La tâche du philosophe.

J'avais annoncé au début une conclusion où j'aborderais la tâche du philosophe: nous y sommes. Si cette tâche consiste à dégager les apories des mouvements et des idées politiques, le philosophe sera-t-il l'éternel éteignoir de révolutions, l'observateur prudent et désengagé qui enlève leurs illusions et leur enthousiasme aux promoteurs du changement social?

Je ne le crois pas. D'abord le philosophe aura toujours, incontestablement, un rôle de chien de garde: il y a une critique des idéologies, des mythes, des fausses valeurs, et peu de gens sont plus aptes que lui à la faire. Les idéologies fabriquent des finalités sociales, nous rappelle Fernand Dumont; or la participation - à laquelle je crois malgré tout - suppose que les citoyens peuvent critiquer les idéologies et choisir entre elles. A l'heure

actuelle, les éléments de cette critique n'existent pas ou sont tellement épars que personne ne peut s'en servir: ce serait à une première tâche du philosophe que de dégager et de rassembler au plus vite ces éléments.

Il me semble évident par ailleurs que le philosophe, en tant que philosophe et en tant qu'individu, se doit d'être à l'avant-garde et à la fine pointe des mouvements sociaux. Plutôt que de se replier dans une fausse contemplation et dans des problématiques abstraites, il a à bien réfléchir le vécu, l'actuel, extraire des événements les lignes de force et les significations qui leur sont sous-jacentes.

Et en dernier lieu, le philosophe ne doit pas se contenter de réfléchir, il doit aussi et surtout se lancer résolument dans l'action, militer dans les groupes d'action politique qui fusent de toutes parts; à la limite, le philosophe serait un homme d'action et un animateur social, selon un point de vue que j'ai exposé ailleurs.¹

Seulement ainsi pourra-t-il répondre aux tâches urgentes de notre temps; seulement ainsi pourra-t-il récupérer un sens qu'il aura lui-même contribué à former, porter à la parole les significations qu'il aura d'abord vécues dans l'action.

Greg Allain

¹"Le philosophe et l'action", Le Point, Revue des Etudiants du Département de philosophie de l'Université de Montréal, décembre 1968, p. 11-17.

De la VERITE PREMIERE devant SERVIR de BASE à la
PHILOSOPHIE QUEBECOISE

Un vent de folie souffle sur le Québec, un vent né de quelques maigres esprits qui croient penser et avoir pour tâche d'inventer une pensée nouvelle du nom de "LA philosophie québécoise"; à cette appellation, on ajoute à feu bien trop nourri les concepts, les notions, ou encore les termes, les mots de "contexte socio-politique-économique-culturel" et autres du même genre. On dit aussi que le "philosophe", ou plutôt celui qui prétend l'être, doit être utile à la société et savoir "allier Théorie et Praxis", i.e. savoir être empirique à son heure.

Voilà qui peut prétendre à une connaissance de ce qu'est l'asservissement de l'homme à l'Histoire (à la façon de Marx, de Lénine et de tous les acteurs de la grande Révolution à ses débuts dans la Mère-Patrie), mais qui du fait même démontre une absence totale du sens de l'histoire de la philosophie. Car quiconque s'est détourné quelque peu de la Société brute pour analyser les pensées occidentale, orientale et autres s'est vite rendu compte qu'en ce qui a trait à la philosophie, i.e. à la pensée, un groupe ethnique a sa propre vision du monde, et c'est ainsi que l'on se retrouve avec diverses attitudes face au réel: empirique, idéaliste, animiste, toutiste, logistique, et ajoutez-en d'autres. Par exemple, qui ne sait que pour les Allemands, ce qui est réel, ce n'est pas la réalité elle-même, mais l'objet de la pensée, le rationnel; et l'on peut classer ainsi de suite, en général naturellement, toutes les tendances sus-nommées.

✓ On crie à une philosophie québécoise depuis un an environ (car avant on ne faisait que l'appeler à voix basse),

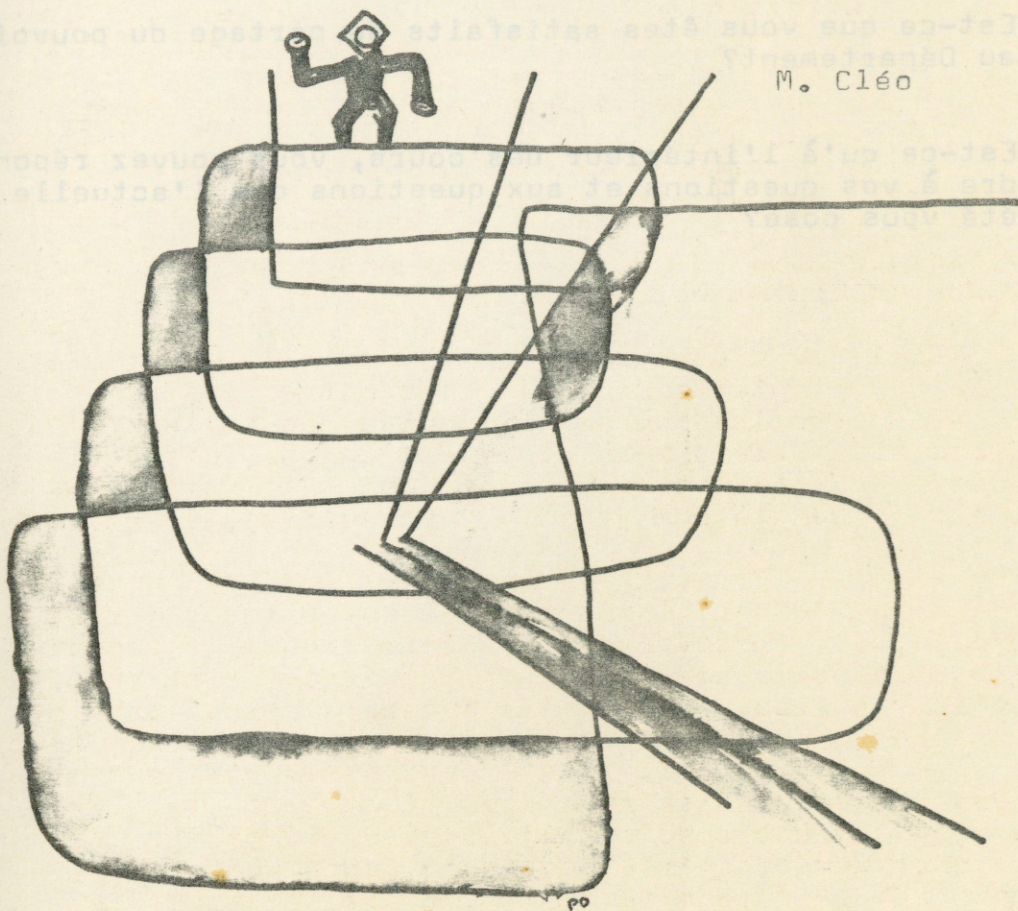
et jamais encore il n'a été fait mention — même à titre de suggestion — d'une quelconque vérité pouvant lui servir de base, comme à toute philosophie. Pourtant, cette vérité est des plus faciles à trouver, elle nous est présente depuis toujours: elle est inscrite aussi dans toute notre littérature, dans nos moeurs, dans notre culture, dans notre société, et pourquoi pas, dans notre économie et notre politique. En effet, nous avons un pays immense, (5 fois plus grand que la France), et en le parcourant, on s'aperçoit qu'il est vide. Qu'est-ce que nos écrivains et nos poètes et autres nous disent? Résumons: l'étroitesse de notre éducation, l'inspiration (entendue comme l'inverse d'expiration) de la nature, l'immensité du pays, son silence, ses cris, son vide et son tout. Quant à notre culture, elle est importée, inutile et sans effet, fade, ridicule; le ridicule tue, et c'est pourquoi on conteste notre culture, nos moeurs et notre société.

Celui qui a compris ce qui vient d'être dit saisira sur le coup toute la profondeur de notre vérité à nous, Québécois, vérité chèrement acquise depuis les filles de joie, les aventuriers héroïques, les colons, Bigot et Cie, depuis les luttes et les scalps jusqu'à l'extermination, et enfin jusqu'à nos jours. Cette vérité, la voici: Le Tout est le Rien.

On la méditera longtemps; certains la prendront telle qu'elle, la dé-couvriront, l'analyseront, la logiceront; d'autres se contenteront de la vivre (et se suicideront, s'il y a lieu). Puis on ajoutera: le Tout est le Rien, et réciproquement. Alors le Rien sera le Tout. Mais nous n'y sommes pas encore. Qu'il suffise de dire que notre philosophie québécoise aura pour tâche de faire voir à tous les hommes que depuis toujours ils vivent sur une illusion monstrueuse; qu'ils en vivent parce qu'un jour, quelqu'un s'est rendu compte qu'il pensait, et il a osé croire qu'il pensait quelque chose, et il l'a fait croire à tous les autres hommes, ses ennemis, qui sont tombés dans le piège. Celui-là était un méchant, un humain. Cet homme-là était fort, puisqu'il a ainsi asservi tous ses ennemis,

mais aussi ridicule aux yeux de l'Histoire. Le ridicule tue. Si nous ne voulons pas mourir, cessons d'être ridicules et communiquons notre vérité, la seule vraie, la seule pouvant guider la Révolution des esprits, puis du monde: Le Tout est le Rien; il n'y a pas d'autre alternative.

M. Cléo



Questionnaire

- 1) Est-ce que vous êtes satisfaits du milieu de recherche au Département?
- 2) Est-ce que vous êtes satisfaits du partage du pouvoir au Département?
- 3) Est-ce qu'à l'intérieur des cours, vous pouvez répondre à vos questions et aux questions que l'actuelle société vous pose?

Celui qui a copié tout cela dans son cahier a saisi sur le coup toute la profondeur de notre vérité, nous, Québécois, vérité chèrement acquise depuis les filles de joie, les inventaires hérétiques, les colons, Bigot et Cie, depuis les filles de la rue jusqu'à l'extrême, et enfin jusqu'à nos jours. Cette vérité, la vérité, le tout est le Rien.

On se méditerait longtemps certains la prendrait telle quelle, la découvrirait, l'analyseront, la logiqueraient; d'autres se contenteraient de la vivre (et se suicideront, s'il y a lieu) et d'autres encore ajouteraient le tout est le Rien, et réciproquement. Mais nous n'y sommes pas. Il suffit de dire que notre philosophie québécoise aura pour tâche de faire voir à tous les temps, nos décrets, toujours ils vivent sur une illusion monstrueuse; qu'ils ne vivent parce qu'ils ne vivent, qu'on s'est rendu compte de ce fait, et il a été dit qu'il fallait quelque chose, et il l'a fait croire à tous les autres hommes, ses ennemis, qui sont tombés dans le piège. Celui-là était un pécheur, un humain, cet homme-là était parti, puisqu'il a ainsi asservi tous ses ennemis.

